

Sade à Vincennes : l'épistolier dans la ménagerie

Vincent Jolivet

On croit savoir, en matière de correspondances, que la littérature s'arrête là où commence la note de blanchisserie, et l'on a parfois tort. Il est ainsi un écrivain dont la plume singulière vient nous rappeler que du quotidien le plus prosaïque peuvent aussi resurgir le plaisir raffiné des mots, la grâce aérienne de penser :

Charmante créature, vous voulez mon linge sale, mon vieux linge ? Savez-vous que c'est d'une délicatesse achevée ! Vous voyez comme je sens le prix des choses. Écoutez, *mon ange*, j'ai toute l'envie de vous satisfaire sur cela, car vous savez que je respecte *les goûts, les fantaisies* : quelque baroques qu'elles soient, je les trouve toutes respectables, et parce qu'on n'en est pas le maître, et parce que la plus singulière, la plus bizarre de toutes, bien analysée, remonte toujours à un principe de délicatesse. [...] J'ai donc, *mon petit chou*, toute l'envie du monde de vous satisfaire ; cependant je croirais faire une vilénie que de ne pas donner mon vieux linge à l'homme qui me sert. Je l'ai donc fait et le ferai toujours ; mais vous pouvez vous adresser à lui ; je lui en ai donné une parole, à mot couvert, comme vous croyez bien. Il m'a compris, et il m'a promis de vous le recueillir. Ainsi, *ma lolotte*, tu t'adresseras à lui, je t'en prie, et tu seras satisfaiteⁱ.

À lire ces quelques lignes, écrites par le marquis de Sade au plus fort de sa détention dans les donjons du roi, on mesure mieux sans doute la relativité de nos catégoriesⁱⁱ, et l'intérêt d'une correspondance souvent méconnue du grand publicⁱⁱⁱ. Parée des délicatesses de la chair, la blanchisserie s'y fait littérature et ouvre à la philosophie ; relu à l'aune d'une œuvre élaborée dans le secret^{iv}, le tendre dévouement d'une épouse fort dévote s'y réfracte en fantaisie libertine. Nul doute pourtant que la malheureuse Renée-Pélagie, plus habituée aux invectives qu'aux douceurs de la part de son irascible mari, n'ait éprouvé de grands bonheurs à parcourir cette lettre datée du 23 novembre 1783. Le marquis s'y montrait fort amoureux, en dépit du plaisant persiflage initial, et délivrait à sa femme un tourbillon d'appellations tendres qui durent lui mettre bien du baume au cœur.

C'est aux lettres de cette période, de toutes certainement les plus belles, que nous nous intéresserons ici. Écrites de 1777 à 1784 alors qu'il se trouvait emprisonné à Vincennes, adressées

le plus souvent à sa femme ou à sa chère amie Milly Rousset, ces lettres, remarquables à plus d'un titre, constituent à la fois un témoignage biographique précieux – sur l'état mental du prisonnier, sur son quotidien –, mais aussi un laboratoire de l'œuvre à venir, dont les linéaments se dessinent progressivement dans certaines lettres où l'épistolier est amené à préciser sa « façon de penser » pour ses correspondantes. Je centrerai donc mon propos sur ces deux aspects, mis en rapport avec la thématique de l'animalité (omniprésente dans les lettres de cette période), pour montrer comment la correspondance sadienne nous donne à voir la formation, la cristallisation d'une pensée radicalement neuve et profondément pessimiste. Amené à se concevoir lui-même comme un fauve mis en cage par la société, l'écrivain perçoit de plus en plus cette dernière sur le mode du rétrécissement (la fourmilière humaine), de la cruauté et de la bêtise (ceux qui l'ont enfermé sont des tigres insensibles ou des « animaux » imbéciles). C'est sur ce socle anthropologique qui réduit l'homme à l'animalité que Sade édifiera son œuvre quelques années plus tard.

De Théophile à Cyrano, de Crébillon à Mirabeau, une même angoisse traverse les évocations des cachots de l'Ancien Régime, celle d'une promiscuité dans les ténèbres avec l'animal dans ce qu'il a de plus effrayant : le grouillement indistinct des espèces répugnantes, l'inendiguable assaut de rongeurs affamés^v. Les lettres du marquis de Sade à Vincennes s'inscrivent bien dans cette filiation, le prisonnier se plaignant dès les premiers jours de ses conditions de détention dans une cellule sombre et humide : retranché de tous et de tout, plongé vivant dans un tombeau qui l'horrifie, le malheureux s'y dit laissé à la merci d'une multitude de rats et de souris, qui le « dévorent et ne [le] laissent pas reposer un seul instant de la nuit ^{vi} ». « En voilà six blanches tout de suite que je passe », ajoute-t-il comme pour confirmer la véracité de ses dires. Cellule sordide ou sens très sûr de l'exagération pour apitoyer son épouse, tourment véritable ou lieu commun habilement mobilisé : comme toujours avec l'épistolier Sade une part de doute subsiste ; le marquis, on le sait, maîtrise parfaitement l'art de faire varier sa plume, modulant sans scrupule ses vérités suivant les interlocuteurs et les intérêts du moment ; bien difficile alors d'appréhender la vérité des êtres et des choses... Sur le grand clavecin des âmes si cher aux hommes de son temps, le prisonnier s'attache donc ici comme ailleurs à jouer une mélodie différente pour chacune de ses correspondantes. S'il sait ranimer le zèle d'une épouse aimante en lui peignant l'horreur de sa condition, il sait tout aussi bien traiter légèrement des mêmes choses avec son amie provençale Milly Rousset : à la première, il ne cesse ainsi d'adresser des plaintes et des récriminations sur la saleté d'une cellule toute livrée aux bêtes^{vii} ; à la seconde, il propose un aimable badinage galant sur les visites d'une souris on ne peut plus charmante^{viii}... Quelle qu'ait pu être la nature de ce compagnonnage avec la faune locale, il est certain, du moins,

que le prisonnier eût aimé lui substituer celui d'espèces plus conventionnelles pour meubler sa solitude et combler son vide affectif ; mais, s'il avait pu jouir au fort de Miolans de l'affection de deux petits chiens, auxquels il se disait très attaché, il se verra refuser à Vincennes celle d'un chat^{ix} puis d'un chiot^x.

S'il est une bête dans la cellule de « Monsieur le 6 », ce n'est pourtant pas dans ce cortège d'animaux immondes qu'il faudrait la chercher, mais bien plutôt dans la personne du prisonnier, qui vit douloureusement son exclusion de la communauté humaine. À Milly Rousset lui rappelant leurs conversations d'autrefois, époque heureuse où le marquis savait encore se montrer raisonnable, Sade ne peut que répondre tristement : « Mais j'étais libre alors, j'étais un homme, et à présent je suis *un animal de la ménagerie de Vincennes*.^{xi} » Cette régression vers l'animalité qu'on lui fait subir se révèle d'abord d'ordre matériel. Grand seigneur habitué à son confort, le marquis vit durement les privations que lui imposent le régime carcéral et le manque d'hygiène dans lequel on le laisse volontiers croupir : « L'on me refuse de me faire la barbe et de balayer ma chambre : ce sont pourtant deux objets essentiels qui tiennent à la santé et à la propreté et qu'on ne refuse nulle part ni dans aucun cas. Je ne citerai pas les fous car il n'est aucune prison où ils ne soient infiniment mieux traités que ne le sont ici les gens raisonnables. Mais je citerai les bêtes de la Ménagerie : tous les huit jours on les nettoie et elles et leur loge. Je demande à n'être pas traité pis [...] ma barbe m'incommoder fort et je suis dans ma chambre comme dans une écurie.^{xii} » Ce n'est pourtant pas la « cochonnerie^{xiii} » qui l'entoure qui l'indigne le plus, mais bien plutôt le fait de se trouver « servi comme un cochon^{xiv} », à savoir de n'avoir pas même la liberté d'échanger quelques mots avec l'homme qui lui amène ses repas. Cette privation du droit de parler, fût-ce pour échanger des banalités, sera à l'origine de nombreux incidents violents entre le détenu et ses geôliers ; elle explique aussi sans doute en partie la virulence de nombreuses lettres du marquis, flot verbal trop longtemps contenu pour pouvoir être exprimé sereinement. Nié dans ce qui constitue le propre de l'homme, Sade vit dès lors son incarcération comme une mise au ban de l'humanité et souffre de se voir considéré « comme une bête sauvage^{xv} » que l'on doit tenir à distance pour s'en protéger : « Il n'y a », écrit-il à sa femme, « rien dans l'univers qui me touche et qui m'intéresse comme de sortir de cet abominable lieu où les hommes sont traités comme des bêtes féroces et, ce qui est pis, par leurs *semblables*.^{xvi} » À Renée-Pélagie qui lui conseille ingénument de faire de l'exercice, il répond d'un ton résigné : « tu parles en vérité comme si j'étais dans une maison de campagne où je pusse faire ce qui me plaît... Quand on vient lâcher le dogue, il va passer une heure dans une espèce de cimetière d'environ quarante pieds carrés environné de murs de plus de cinquante, et cette charmante grâce ne s'accorde pas encore aussi souvent qu'on le désirerait.^{xvii} » Ce parallèle avec les bêtes fauves établi, Sade ne cessera plus de

filer la métaphore pour faire référence à son sort : à l'incompréhension^{xxiii} succédera alors la fureur^{xxix} ; à la plainte^{xx}, le sarcasme^{xxi} et le mépris hautain^{xxii}.

Mis en cage dans la Ménagerie de Vincennes, nié dans son humanité même, le prisonnier ne bénéficie pas pour autant des égards que l'on a pour les animaux. Non seulement, on l'a vu, sa cellule est moins souvent nettoyée que les loges des bêtes de Versailles, mais surtout les fréquentes privations de promenade qu'on lui inflige – et qui le condamnent à passer des semaines dans une cellule où l'air ne se renouvelle guère – s'assimilent à une asphyxie que l'on n'aurait pas la cruauté d'infliger aux bêtes : « Vous m'obligerez sensiblement de m'obtenir de prendre l'air », écrit-il ainsi à sa femme, « car je vous répète mille fois que je souffre horriblement à ne pas le prendre et que c'est une infamie de priver quelqu'un du bien de tous les animaux.^{xxiii} » Traité moins bien que « ces êtres si fort au-dessous de nous^{xxiv} », le prisonnier oscille dès lors entre deux attitudes contraires : celle d'une résignation qui le conduit à revendiquer sa déchéance infra-animale ; celle, à l'inverse, d'une tentative de se faire rétablir dans sa dignité d'être humain. S'il peut ainsi écrire à Milly Rousset qu'il perd la raison sans faire mine de trop s'émouvoir^{xxv}, il semble ailleurs on ne peut plus désireux de prouver qu'il conserve bien l'usage d'une faculté censée nous élever au-dessus des bêtes. Les lettres du détenu ne cessent en effet de donner à lire des plaidoyers *pro domo* dans lesquels il s'attache à démontrer qu'il n'est pas coupable de ce dont on l'accuse, que le traitement qu'on lui fait subir n'est pas adapté^{xxvi} ou pas légitime^{xxvii}. Cette obsession de la logique ne se heurte pourtant le plus souvent qu'à un mur de silence ou de bêtise qui fait enrager le prisonnier : « quand je demande en grâce qu'on mette un chat dans la salle voisine pour les détruire, on me répond que les animaux sont défendus. À cela je réponds : — Mais bêtes que vous êtes, si les animaux sont défendus, les rats et les souris doivent l'être aussi. On me répond : — C'est différent. Vous voyez ce que c'est que les règles de cet exécrationnel taudis qui toutes tendent à rendre bien malheureux le prisonnier, sans qu'aucune ait pour but son soulagement.^{xxviii} » L'absurdité du microcosme carcéral mène ainsi Sade à prendre conscience d'une bêtise généralisée : alors que les limites de la Ménagerie semblent s'étendre peu à peu au-delà des murs de sa cellule pour englober l'ensemble du donjon de Vincennes, et plus loin encore peut-être, c'est à présent moins le prisonnier que ceux qui l'entourent qui font figure de bêtes brutes.

L'invective et l'injure sont les supports privilégiés de ce transfert d'animalité. Dernier sursaut d'orgueil d'un être sans cesse humilié, reprise en main énergique et salvatrice de l'individu par lui-même, la violence verbale permet au prisonnier d'inverser le cours des choses et de restaurer l'ordre naturel, celui de sa supériorité morale et sociale de grand seigneur. D'animal avili, Sade redevient le seigneur et maître qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, au moins

symboliquement, dans la promesse scripturale de salutaires volées de bois vert adressées au personnel de Vincennes. Le futur secrétaire de la section des Piques ne brille certes pas par son amour du peuple lorsqu'il évoque ses geôliers : « vous trouverez bon », écrit-il à sa femme, « que je regarde, moi, [des coquins de cette espèce] comme des chevaux de fiacre faits pour être rossés ou pour servir le public à toutes sortes d'heures et de jours^{xxxix} » ; l'aristocrate de haute noblesse se reconnaît par contre bien dans son mépris pour M. de Rougemont, gouverneur de la place mais de noblesse moindre : « Ça je vous l'accorde, qu'il est bête. Quand mes mains seront dégagées, elles le traiteront comme une bête.^{xxx} » De toutes les injures qui fleurissent sous la plume sadienne, celle d'animal est certainement celle qui revient le plus souvent : « Ce sont des animaux, ce sont des imbéciles^{xxxix} », affirme-t-il haut et fort à propos des persécuteurs qui l'enferment et refusent de lui dire le terme de sa détention ; « vous êtes de lourds et grossiers animaux qui, comme les ânes, ne savent que le chemin de votre moulin, et qui auriez besoin du châtiment que l'on emploie avec eux, pour vous donner un peu plus de bon sens^{xxxii} », tempête-t-il quelques jours plus tard à propos des mêmes, auxquels il reproche cette fois de ne pas comprendre que la privation de liberté ne fait qu'aigrir son tempérament trop bouillant. Mais l'accusation vaut aussi pour une présence plus proche, moins impalpable et mystérieuse, celle du personnel du donjon – « ces espèces d'automates assez imbéciles^{xxxiii} » – avec lequel les rapports sont des plus exécrables : Sade, qui sait fort bien que ce qu'il écrit ne sortira pas du donjon sans lecture préalable d'un censeur, met en effet un point d'honneur à leur faire savoir par ce biais détourné tout le mal qu'il pense d'eux, qu'il s'agisse de leur communiquer sa définition toute personnelle du terme geôlier – « un animal immonde qui gagne sa vie à ce qui déshonorerait celle d'un honnête homme^{xxxiv} » – ou de les croquer sur le vif dans des formules biens senties : tel gardien à l'esprit épais se caractérise par des « élan[s] de ganache, à peu près semblable à celui de ces gros dindons auxquels on fait avaler des châtaignes...^{xxxv} » ; M. de Rougemont, non content d'être « une f... bête^{xxxvi} », est un « vilain ours [qui] ne pense qu'à sa bedaine^{xxxvii} ». Derrière cette imbécillité, décidément trop imbécile pour n'être pas suspecte, Sade soupçonne bien souvent une volonté délibérée de nuire : au gribouilleur qui caviarde les lettres qu'il reçoit et envoie, le marquis adresse ainsi, outre la politesse habituelle (« animal méprisable »), le reproche d'être « gagé par [ses] bourreaux pour augmenter [ses] supplices^{xxxviii} ». Ailleurs il ne cesse d'associer à la dénonciation de la cruauté du traitement qu'il subit la stupidité d'une méthode qui ne porte de toute évidence aucun fruit : « Je le répète, ces procédés sont odieux ; ils sont également dépourvus d'humanité et de bon sens et ne portent l'emblème que d'une férocité imbécile pareille à celle des tigres et des lions.^{xxxix} » Derrière cette fusion de la bêtise et de la cruauté se dessinent certaines silhouettes particulièrement honnies par le prisonnier. Si le commissaire Sartine qui l'a

arrêté se montre, à l'en croire, d'une insensibilité pire que celle d'un tigre sans cœur^{xi}, c'est bien sûr à sa belle-mère la présidente de Montreuil, sa pire ennemie qu'il rend responsable de tous ses malheurs, qu'il destine ses traits les plus acérés. La présidente est sous sa plume une « vipère qui flétrit tout ce qu'elle touche^{xli} », une « détestable bête^{xlii} », une « âme de boue » enfermée dans le corps d'un mâtin enragé^{xliii}. Mais les malheurs du prisonnier ne s'expliquent pas toujours à ses yeux seulement par la cruauté des persécuteurs et la bêtise de leurs séides : si la durée de sa détention ne semble pas devoir trouver de terme, c'est parce qu'elle permet à tous de le dépouiller impunément et de manger son bien. Sempiternel « pigeon^{xliv} » plumé par le système judiciaire, malheureuse « vache à lait de la police^{xlv} », Sade ne cesse de dénoncer le parasitisme infâme d'une classe sociale qu'il abhorre, celui de cette noblesse de robe qui l'a fait condamner. En cela, son sort se trouve à l'unisson de celui du peuple exploité par cette multitude « d'insectes que le vice engraisse^{xlvi} » : « De quel droit », s'emporte-t-il, « cette foule de sangsues qui s'abreuve des malheurs du peuple, qui, par ses monopoles infâmes, plonge cette classe infortunée – dont le seul tort est d'être faible et pauvre – dans la cruelle nécessité de perdre ou l'honneur ou la vie, ne lui laissant pas encore dans ce dernier cas d'autre choix que de la perdre, ou de misère ou sur l'échafaud, de quel droit, dis-je, de tels monstres exigeront-ils des vertus ?^{xlvii} ».

Dès lors, on assiste au passage d'une rhétorique de la plainte et de l'invective à la production d'un discours sur le monde et la société qui vient résolument inscrire ces lettres dans le champ littéraire. La littérarité de la correspondance sadienne ne se mesure effectivement pas à la seule aune des bonheurs d'écriture illuminant l'expérience quotidienne, mais tient aussi à sa propension à s'affranchir des circonstances et des êtres qui président à son élaboration pour offrir un propos plus soucieux de lui-même que de toute autre chose. Au fil du temps qui passe, alors que les échos du monde se font chaque jour un peu plus assourdis, l'épistolier en vient ainsi peu à peu à confondre la silhouette incertaine de ses correspondantes avec celle de son public à venir, dont elle n'est plus qu'une simple préfiguration aimante. C'est ce qu'illustre on ne peut mieux la grande lettre du 26 janvier 1782, dite des *Étrennes philosophiques*, dans laquelle l'écrivain, sous couvert de souhaiter la bonne année à Milly Rousset, fait clairement l'essai de sa plume. Le « petit morceau de philosophie^{xlviii} » offert comme un divertissement affiche les thèmes et les élans des œuvres ultérieures. Sade s'y livre d'abord à la réécriture satirique et fantasmée de son jugement d'Aix : une troupe de magistrats débauchés et sans cœur s'entend à le faire condamner pour des crimes journalièrement commis par eux-mêmes. Il se lance ensuite dans un morceau de bravoure philosophique, d'inspiration clairement matérialiste, dans lequel il s'adresse à l'humanité tout entière pour lui donner une salutaire leçon de modestie et de tolérance. Ignorant des grandes lois de la Nature, qu'il est incapable de comprendre, prisonnier de systèmes religieux infantiles et de

législations aussi absurdes qu'arbitraires, l'homme n'en a pas moins, pour son malheur, l'orgueil de se vouloir juge de toute chose. La tâche du philosophe consiste alors à dégonfler l'enflure humaine pour ramener la créature orgueilleuse au sentiment de sa petitesse, celle d'un être éphémère « jeté pour un moment sur la surface [d'un] petit tas de boue^{xlix} », d'une « humble fourmi croupée sur [une] motte de terre^l ». C'est de la prise de conscience de cette insignifiance que doit naître une morale nouvelle, pétrie d'un épicurisme serein et tolérant :

Eh ! laisse-là tes folles subtilités ! jouis, mon ami, jouis, et ne juge pas... jouis, te dis-je, abandonne à la nature le soin de te mouvoir à son gré, et à l'Éternel celui de te punir. [...] Jouis du flambeau de l'univers : c'est pour éclairer des plaisirs, et non pas des sophismes, que sa lumière brille à tes yeux. N'use pas la moitié de ta vie aux moyens de rendre l'autre moitié malheureuse, et après quelques années de végétation sous cette forme assez bizarre, quoi qu'en puisse penser ton orgueil, endors-toi dans le sein de ta mère pour te réveiller sous une autre conformation [...]. Songe, en un mot, que c'est pour rendre heureux tes semblables, pour les soigner, pour les aider, pour les aimer, que la nature te place au milieu d'eux, et non pour les juger et les punir, et surtout pour les enfermer^{li}.

On est certes encore loin, dans ces quelques lignes audacieuses, des scandaleux développements de l'œuvre à venir^{lii}, mais l'écrivain, lui, est bien là, et c'est sans nul doute l'expérience de la prison qui l'a fait naître.

Car au cours de ces longs mois d'enfermement et de solitude, il semble bien que Sade se soit forgé silencieusement, sous le tumulte de fréquents éclats de fureur, une vision du monde et des êtres d'un pessimisme inégalé, comme si l'expérience carcérale avait *crystallisé* – au sens de solidifier, de concentrer – tout un ensemble d'intuitions philosophiques présentes vraisemblablement de longue date et appelées à former plus tard la matrice du système sadien. C'est du moins ce que suggère une allusion pleine d'ironie glacée adressée à Milly Rousset : « Si ma situation a des épines, il faut avouer cependant qu'elle suggère souvent des pensées d'un genre de philosophie bien plaisante^{liii} » ; Sade n'en dira pas plus, avant de signer « du poulailler de Vincennes, [...] au bout de cinquante-neuf mois et demi de *pressurage*^{liv} ». La métaphore est différente, mais l'idée est la même : enfermée entre quatre murs, soumise à des pressions terribles, la raison du prisonnier n'a pu que s'acidifier – « raison au verjus », écrit-il à son interlocutrice, « raison de la colère^{lv} », note joliment Philippe Roger – pour produire une lucidité rageusement antihumaniste, celle des « tristes vérités de la philosophie^{lvi} ». Les trente années qu'il lui reste à vivre ne seront pas de trop pour les tracer envers et contre tout sur le papier.

Les lettres de Vincennes portent la trace du malheur d'un homme enfermé. D'accès de rage en cris de désespoir, de sarcasmes en supplications, le marquis n'y cesse de proclamer son horreur de la prison et le besoin qu'il a d'en sortir au plus vite. Il y restera cependant treize ans, treize longues années au cours desquelles sa santé se détériorera, sa raison chancellera, mais où se dessinera parallèlement une façon nouvelle de penser. L'isolisme sadien naît bien de cette expérience fondamentale qu'est l'enfermement : violemment pressurée, la raison solitaire s'y forge une virulence nouvelle ; éprouvée dans la chair, l'intuition pessimiste s'y fait triste savoir. Si la chambre de Pascal ouvrait à la présence de Dieu, les quatre murs qui enserrent Sade ne lui dévoilent qu'un vide immense entre les hommes : nulle solidarité ici, seulement le règne de la bêtise et de la petitesse ; nulle compassion non plus, mais le simple et brutal exercice de la force. Retranché du grand théâtre du monde, le seigneur arrogant se découvre avec amertume simple rouage, fort dispensable, de la dure machinerie sociale ; livré à lui-même dans une solitude avilissante, il se trouve confronté au sordide animal de notre condition^{lvii}.

De tout cela, l'œuvre à venir se souviendra, radicalisant froidement les leçons de la cellule. On est ainsi frappé, à lire ces lettres, d'y retrouver les grands thèmes chers à la fiction sadienne : l'univers carcéral y fait figure de monde à l'envers – l'homme y est moins bien traité que la bête, l'aristocrate y est livré à la lie du peuple, l'innocent y est la victime des méchants – et préfigure l'inversion généralisée qui structure les sommes romanesques ; l'animalité humaine et ses appétits s'y affirment sans fard, laissant entrevoir un clivage anthropologique entre fort et faible, prédateur et victime, appelé à fonder les raisonnements philosophiques ultérieurs comme à organiser la répartition des rôles entre les personnages ; la loi ne s'y manifeste que sous un jour pervers ou absurde – les règlements ne servent qu'à opprimer davantage les malheureux détenus – qui annonce les détournements ultérieurs opérés par les libertins criminels du marquis ; la vie humaine, enfin, s'y donne à lire dans son insignifiance et sa fragilité, invitant, pour un temps encore, l'homme à la tolérance, avant de venir justifier plus tard son œuvre destructrice. Plus belles et plus poignantes que toutes celles qui suivront, grosses d'une œuvre appelée à marquer et son temps et le nôtre, les lettres de Vincennes donnent ainsi sans nul doute à lire la naissance d'un grand écrivain.

ⁱ Lettre à sa femme du 23-24 novembre 1783, in *Œuvres complètes du marquis de Sade*, éd. Gilbert Lély, Paris, Cercle du livre précieux, 1967, t. XII, p. 412.

ⁱⁱ Sur la littérarité d'une correspondance sadienne vouée à « abattre la pourrissante cloison entre la vie et la littérature que chaque génération critique se fixe pour but de rétablir », voir le beau préambule d'Annie Le Brun aux *Lettres inédites* de Sade, éd. Jean-Louis Debauxe, Ramsay/Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1990.

ⁱⁱⁱ Mais pas des critiques. Voir Alain Verjat, « Le licencié à lettres : la correspondance de Sade », in *Les Correspondances, problématique et économie d'un genre littéraire*, éd. Jean-Louis Bonnat, Mireille Bossis et Hélène Girard, Presses universitaires de Nantes, 1983, p. 328-343 ; Catherine Cusset, « Les lettres de Vincennes de Sade : la rhétorique de la clôture », in *Expériences limites de l'épistolaire : lettres d'exil, d'enfermement, de folie*, éd. André Magnan, Paris, Honoré Champion, 1993, p. 419-429 ; Guy Patin, « Les secrets commerces de Sade », *Dix-Huitième Siècle*, n°41, 2009, p. 655-667.

^{iv} La mise au jour des variations infimes qui président à l'élaboration des fantaisies libertines est en effet le principe structurant des *Cent Vingt Journées de Sodome*. La parenté d'inspiration entre ces quelques lignes et la première grande œuvre du marquis est évidente.

^v Voir Jacques Berchtold, « La peur des rats dans les récits d'emprisonnement, de Cyrano de Bergerac à Casanova », in *La peur au XVIII^e siècle*, éd. Jacques Berchtold et Michel Porret, Genève, Droz, 1994, p. 99-119. Il existe cependant un envers positif à cet imaginaire animal inquiétant, celui du compagnon d'infortune que le prisonnier dresse pour occuper son temps ou diminuer sa solitude. L'amitié paradoxale entre homme et bête qui se donne alors à lire n'en rend que plus sensible la dureté des bourreaux et plus généralement la méchanceté humaine.

^{vi} Lettre à sa femme du 4 octobre 1778, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 167.

^{vii} « [Je suis dans] l'ordure et la malpropreté jusqu'au col, mangé de punaises, de puces, de souris et d'araignées », lettre à sa femme septembre 1780, in *Lettres et Mélanges littéraires écrits à Vincennes et à la Bastille*, éd. Gilbert Lély, Paris, Borderie, 1980, t. 3, p. 61 ; « Toutes les trois semaines, on donne en courant un petit coup de balai à ma chambre sans seulement daigner en ôter les toiles d'araignée dont elle est couverte. Mais dans le cabinet où je couche, qui pour moi est le plus essentiel, on n'y touche jamais, de façon qu'indépendamment de deux pieds d'ordures, il s'y engendre toutes sortes d'espèces d'animaux, et je vous défie de nommer une seule sorte de vermine qui s'y trouve. N'est-ce pas une infamie odieuse que de laisser un homme dans une telle cochonnerie ? », lettre à sa femme du 27 juillet 1780, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 251.

^{viii} « À propos, dites-moi la vérité, là, en conscience... Vous connaissez ma chambre [...] comme si vous l'aviez vue : convenez que vous vous y venez tous les jours et que c'est vous qui êtes cette souris sorcière contre laquelle je me bats régulièrement tous les soirs et qui ne veut se prendre à aucun piège... Vous l'êtes, n'est-ce pas ? Dites-le moi donc, que je n'emploie plus tant d'armes pour me défaire de vous ! et alors ce sera mon lit que je vous ouvrirai, au lieu de la souricière... », lettre à Milly Rousset du 22 mars 1779, *Ibid.*, p. 189.

^{ix} Voir la lettre à sa femme du 4 octobre 1778 citée plus loin.

^x « Et un petit chien tout jeune, afin que j'aie le plaisir de l'élever, ou barbet, ou couchant ; je ne le veux que de l'une ou de l'autre espèce. Riez au nez de ceux qui vous diront que les bêtes sont défendues ici. On a trop d'esprit dans ce siècle-ci pour tenir encore à un préjugé de cette balourdise-là. Et si l'on s'obstine, et que l'on vous dise : *Non, madame, M. de Sade ne doit point absolument voir de bête, vous répondrez : eh bien ! monsieur, donnez-moi donc sa liberté.* » », lettre à sa femme du 18 mars 1783, *Ibid.*, p. 378.

^{xi} Lettre à Milly Rousset du 22 mars 1779, *Ibid.*, p. 188.

^{xii} Lettre à sa femme du 26 octobre 1781, *Ibid.*, p. 341-342.

^{xiii} Lettre à sa femme septembre 1780, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 61

^{xiv} Lettre à sa femme du 27 juillet 1780, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 251.

^{xv} Lettre à sa femme d'octobre 1777, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 1, p. 62.

^{xvi} Lettre à sa femme septembre 1780, *Ibid.*, t. 3, p. 61-62.

^{xvii} Lettre à sa femme du 18 avril 1777, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 121-122.

^{xviii} « Ce que vous me faites est positivement ce qu'on fait aux chiens pour les rendre plus méchants », lettre à sa femme du 21 mai 1781, *Ibid.*, p. 319.

^{xix} « Cette espèce d'automate qui, deux fois par jour comme à un dogue, vient m'apporter à boire et à manger^{xix} », lettre à sa femme d'avril 1780, *Ibid.*, p. 238 ; « Et onze ans de malheur, dont six gardé dans une loge de chien, ne contentent point encore cette bête vorace ! », lettre à sa femme de janvier 1783, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 126.

^{xx} « Couché à terre comme un chien, traité comme une bête sauvage, toujours seul, et toujours enfermé^{xx} », lettre à sa femme d'octobre 1777, *Ibid.*, p. 62.

^{xxi} « Savez-vous à quoi je vous compare ? À cette troupe de polissons qui allaient insulter avec des baguettes le lion qu'on retenait dans une cage de fer. Ils l'agaçaient au travers de ses barreaux, l'impression de la plus vive crainte mêlée à leur taquinerie. Si l'animal eût rompu ses freins, vous les eussiez tous vus fuir en se précipitant les uns sur les autres, et mourir de frayeur avant que d'être atteints. Vous voilà, mes amis, vous voilà : jugez mes sentiments par la comparaison, et vos infamies par sa justesse », lettre à sa femme de mars/avril 1779, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 198.

^{xxii} « Je fais comme le dogue, et quand je vois toute cette meute de roquets et de doguines aboyer après moi, je lève la jambe et je leur pisse dessus », lettre à son valet Carteron du 4 octobre 1779, *Ibid.*, p. 219.

^{xxiii} Lettre à sa femme du 27 juillet 1780, *Ibid.*, p. 251.

^{xxiv} Lettre à sa femme du 20 septembre 1780, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 54.

- ^{xxv} « Je n'en suis encore qu'à ne pouvoir pas la parler ; j'en serai bientôt, j'espère, à l'avoir perdue tout à fait », lettre à Milly Rousset du 22 mars 1779, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 188-189.
- ^{xxvi} « Vous devez connaître assez mon cœur pour être persuadée que le soupçon seul du déshonneur est capable de le refondre en entier, et vous avez assez d'esprit pour comprendre qu'une faute dont l'origine est dans l'effervescence du sang ne se corrige pas en aigrissant encore plus ce sang, en allumant le cerveau par la retraite et enflammant l'imagination par la solitude. J'en appelle de ce sentiment à tout être raisonnable qui me connaîtra et qui ne sera pas entiché du principe imbécile que, pour corriger ou punir un homme, il faut l'enfermer comme une bête sauvage ; et je défie que l'on ne conclue pas que, d'un tel procédé, il n'en peut résulter pour moi que le plus certain dérangement d'organes ^{xxvi} », lettre à la présidente de Montreuil du 13 mars 1777, *Ibid.*, p. 118-119.
- ^{xxvii} « L'air, en un mot, est le bien des animaux, on n'a pas la cruauté de le refuser [...]. Par conséquent, il n'est personne au monde, pas même le roi, qui soit en droit d'en priver un citoyen », lettre à sa femme du 20 septembre 1780, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 54.
- ^{xxviii} Lettre à sa femme du 4 octobre 1778, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 167.
- ^{xxix} Lettre à sa femme de juillet 1783, *Ibid.*, p. 396.
- ^{xxx} Lettre à sa femme du 31 mai 1780, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 41.
- ^{xxxi} Lettre à sa femme du 17 février 1779, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 179.
- ^{xxxii} Lettre à sa femme du 22 février 1779, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 179.
- ^{xxxiii} Lettre à sa femme de mai 1780, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 240.
- ^{xxxiv} Lettre à sa femme du 17 septembre, *Ibid.*, p. 254.
- ^{xxxv} Lettre à Milly Rousset du 26 avril 1783, *Ibid.*, p. 387.
- ^{xxxvi} Lettre à sa femme de mai 1780, *Ibid.*, p. 240.
- ^{xxxvii} Lettre à sa femme du 20 mai 1780, in *50 lettres du marquis de Sade à sa femme*, éd. J.-C. Abramovici et P. Graille, Flammarion, 2009, p. 63.
- ^{xxxviii} Lettre à sa femme du 20 mai 1780, *Ibid.*, p. 63.
- ^{xxxix} Lettre à sa femme du 17 février 1779, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 177.
- ^{xl} « Et M. de Sartine, le plus grand ennemi que j'aie au monde, l'homme à qui je dois tout le malheur de ma vie, et qui dans le moment où j'aurais dû inspirer de l'intérêt à un tigre [...], oui, j'ose le dire, dans une situation à inspirer de l'intérêt à un tigre », lettre à Milly Rousset du 20-25 avril 1781, *Ibid.*, p. 306.
- ^{xli} Lettre à l'abbé Amblet de janvier 1782, *Ibid.*, p. 349.
- ^{xlii} Lettre à sa femme de septembre 1780, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 60.
- ^{xliiii} « Que Madame votre mère radote, rien de plus simple, et qu'elle radote en distillant sa vengeance et en envoyant des extraits, rien de plus simple encore. Les mâtons et les mâtines bavent, dit-on, quand ils sont enragés ; ils mordent tout ce qu'ils peuvent attraper, mais plus braves au moins que votre indigne mère, ils s'en prennent également aux plus forts et aux plus faibles, au lieu qu'elle n'a commencé à se jouer de moi que quand j'ai été sans défense, ce qui est la marque essentielle d'un esprit bas et faux, et d'une âme de boue... », lettre à sa femme du 20 mai 1780, in *50 lettres du marquis de Sade à sa femme*, p. 60.
- ^{xliv} Lettre à sa femme de 1782, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 363.
- ^{xlv} Lettre à sa femme du 21 mai 1779, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 24.
- ^{xlvi} Lettre à sa femme de novembre 1780, *Ibid.*, p. 64.
- ^{xlvii} Lettre à Milly Rousset du 26 avril 1783, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 386.
- ^{xlviii} *Étrennes philosophiques*, in *Œuvres complètes du marquis de Sade*, éd. A. Le Brun et J.-J. Pauvert, 1986-1991, t. 1, p. 495.
- ^{xlix} *Ibid.*, p. 492.
- ^l *Ibid.*, p. 494.
- ^{li} *Ibid.*, p. 494-495.
- ^{lii} S'il est fort probable qu'il les ait, pour une part au moins, déjà en tête, Sade préfère de toute évidence faire preuve d'une prudence de bon aloi et ne pas pousser l'audace philosophique, déjà réelle dans son affirmation d'un matérialisme sans ambages, trop loin.
- ^{liii} *Ibid.*, p. 491.
- ^{liv} *Ibid.*, p. 495.
- ^{lv} Voir à ce sujet l'analyse magistrale qu'il propose dans *La Philosophie dans le pressoir*, Grasset, 1976, p. 30-31.
- ^{lvi} *Étrennes philosophiques*, p. 494.
- ^{lvii} Voir à ce sujet ce qu'il écrit à Milly Rousset dans sa lettre du 17 avril 1782 : « l'homme a beau faire, a beau s'élever au-dessus de lui-même, il y a toujours deux fatals instants dans la journée qui le rappellent malgré lui à la triste condition des bêtes, dont vous savez que mon système (peut-être pour trop juger d'après moi), que mon système, dis-je, ne l'éloigne pas trop. Et ces deux cruels instants sont (pardon des expressions, mademoiselle, elles ne sont pas nobles, mais elles sont vraies), ces deux affreux instants, donc, sont celui où il faut qu'il se *remplisse* et celui où il faut qu'il se *vide* », *Œuvres complètes*, t. XII, p. 350.